

Le public, vedette attendue du 4e festival du journalisme de Carleton-sur-Mer

Pendant trois jours, journalistes et citoyens vont échanger sur le monde de l'information au Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer.



Le Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer commence vendredi.

PHOTO : RADIO-CANADA



Joane Bérubé

Publié le 15 mai à 10 h 00 UTC+2



Écouter l'article | 9 minutes



« Un festival du journalisme à Carleton-sur-Mer? Pourquoi? Qui va vouloir aller là? » Ce commentaire d'un nouveau venu dans la salle régionale de Radio-Canada résonne encore. Même scepticisme, il y a deux ans, de la part de la chroniqueuse de *La Presse*, Nathalie Collard, dépêchée comme journaliste pour couvrir l'événement.

Verdict? Génial! Rien à voir avec le congrès de journalistes qu'elle imaginait au départ.

« C'est quelque chose de très réjouissant, parce que, d'abord, il y a un public super intéressé, curieux, stimulant, pertinent, qui pose des questions, qui est enthousiaste, qui est content de voir défiler un paquet de journalistes d'un peu partout au Québec. »

Nathalie Collard avoue avoir été impressionnée par la qualité des débats et des échanges avec les citoyens.

Du créateur de contenu aux pigistes, des journalistes en région aux vedettes des grands médias, le festival rassemble une flopée de gens avec des pratiques différentes du journalisme. « C'est vraiment un lieu d'échange pour le milieu journalistique, mais en présence des citoyens, de manière naturelle et sans filtre », explique Colette Brin, professeure de journalisme à l'Université Laval et directrice du Centre d'études sur les médias.

« Les journalistes sortent de cette expérience souvent revigorés. C'est une bouffée d'air frais relativement à ce qu'ils reçoivent des citoyens sur les médias sociaux », souligne Colette Brin.

Et les débats sont sans complaisance, observe Mme Brin. Le festival est l'occasion, dit-elle, de réfléchir à ce que le journaliste peut faire de mieux. « On pose des questions que peut-être les journalistes ne se posent pas tant que ça. C'est sûr que nous, comme chercheurs, on essaie de faire ça aussi. Mais parfois, c'est une perspective qui est vraiment différente. »

Voix d'hier pour aujourd'hui

Invité cette année au festival, Pierre Bruneau, l'ancien chef d'antenne de TVA, qualifie déjà cette conversation avec le public du festival de formidable. « Il y a peu d'occasions où nous, les journalistes, on a l'occasion de rencontrer les gens, la population, et puis de les entendre véritablement. »

Dans cette époque où les auditoires s'éparpillent sur de multiples écrans et où chacun cherche son public, les noms d'ex-personnalités journalistiques emblématiques du petit écran, comme Pierre Bruneau et Julie Miville-Dechêne, marquent le pas.

C'est vrai aussi d'autres noms du journalisme de maintenant, comme Marie-Maude Denis, Thomas Gerbet, Daniel Renaud ou Hugo Meunier, qui sont parmi les têtes d'affiche locales du festival.

Le million de téléspectateurs du journal télévisé de TVA n'est plus qu'un souvenir, mais à Carleton-sur-Mer, les salles sont pleines.

Au mot vedette, Pierre Bruneau préfère notoriété, plus proche à ses yeux du travail de journaliste auquel il a su ajouter la compassion.



Pierre Bruneau est un des invités de la section des grands entretiens du festival. (Photo d'archives)

PHOTO : PAMPLEMOUSSE MÉDIA

De la crise d'Oka à celle du verglas, en passant par le 11 Septembre, la tragédie de Lac-Mégantic ou la pandémie, la voix apaisante de Pierre Bruneau a été là pendant 46 ans, maître du dialogue empathique avec le public. « On m'a toujours catalogué comme celui qui était capable de rassurer. »

Ce style, raconte-t-il, est né lors de la tuerie du 6 décembre 1989 à Polytechnique. « Je voyais des parents qui arrivaient très inquiets, très angoissés. Puis c'était une inquiétude que j'ai reconnue dans leur visage, parce que j'avais vécu la mort de mon fils l'année d'avant. On ne peut pas avoir juste notre tête pour commenter les événements comme ça. »

Un récit et une rigueur

Pierre Bruneau est aussi conscient des temps nouveaux, des nouveaux récits, des nouvelles manières. « Si tu veux parler à ta génération, il va falloir trouver une voix. C'est à vous de forger votre voix », conseille celui qui a tellement marqué le Québec avec la sienne.

Se raconter autrement à l'heure de l'intelligence artificielle, trouver le récit, le ton adapté aux jeunes générations, plusieurs ateliers du festival s'y attardent.

« Dans un milieu où on perd des auditeurs, il faut essayer de rapprocher les gens des personnes. Il ne faut pas que ça soit une masse de journalistes un petit peu indéfinie, mais que ça soit des personnes », commente la sénatrice et ancienne journaliste Julie Miville-Dechêne.

Celle qui a été la première femme à occuper le poste d'ombudsman de Radio-Canada, de 2007 à 2011, considère l'engagement des citoyens envers l'information comme essentiel au maintien d'un journalisme de qualité.

« C'est bien beau, le journalisme, mais il faut qu'on ait du *feedback*. Il faut qu'on sache ce qui va bien, ce qui ne va pas bien. »

— Julie Miville-Dechêne, sénatrice et ex-journaliste invitée du FIJC

Cette question de rigueur journalistique trouvera un nouvel écho dans le cadre de sa participation aux grands entretiens du festival, où elle reviendra sur sa carrière en compagnie de Jean-François Lépine.

Comme ombudsman, on lui doit une première décision critique sur le passage du chef d'antenne de l'époque, Bernard Derome, à *Tout le monde en parle*.

Ce dernier s'était alors prononcé sur le potentiel politique de Bernard Drainville... candidat pour le Parti québécois (PQ).

« Un test incroyable, dit-elle, c'était l'animateur vedette de l'information. C'est lui qui avait le plus de crédibilité, qu'on voyait partout, qui était là depuis très longtemps et qui est quelqu'un de très solide. C'est juste que, quand on va dans les émissions de variétés, l'erreur est très facile parce que la conversation se passe différemment. »



La sénatrice Julie Miville-Dechêne reviendra sur sa carrière de journaliste et sur son passage en tant qu'ombudsman de Radio-Canada. (Photo d'archives)

PHOTO : RADIO-CANADA / JACQUES CORRIVEAU

Près de 20 ans plus tard, la place en politique de Bernard Drainville reste un sujet de discussion, comme la place de l'information dans les émissions de variétés, qui n'a pas faibli, au contraire, ou celle de l'opinion dans l'information.

« On veut être un peu plus proches des gens. C'est difficile de ne pas s'émouvoir quand on voit des situations de grande injustice. Je pense qu'il peut certainement y avoir de l'émotion, il y en a. Je pense que les journalistes doivent toujours être prudents pour ne pas verser dans l'opinion », souligne Julie Miville-Dechêne.

Le temps du dialogue

La sénatrice et ex-journaliste ressent, elle aussi, un peu de compassion envers les jeunes journalistes qui naviguent dans une mer d'informations circulant de plus en plus rapidement.

« Il faut quand même avoir, comment dire, une certaine compréhension pour la difficulté de ce métier qui maintenant s'exerce à une vitesse ahurissante à cause du réseau de l'information, du fait que tout est de plus en plus vite, que tout se publie super rapidement. »

Cette rapidité, dit-elle, est un élément perturbateur qui vient modifier l'organisation du travail et la diffusion de l'information.

Tant pour le public que pour les journalistes, le festival s'inscrit comme réponse à ce que d'aucuns nomment fatigue informationnelle, selon Nathalie Collard.

« On est bombardés en tout temps du jour et de la soirée, de la nuit, de nouvelles qui ne sont pas mises en contexte, on reçoit des notifications, on reçoit des nouvelles brèves, le téléphone n'arrête pas de vibrer, de sonner, de clignoter, mais c'est facile de ne pas donner un sens à tout ça. Je pense qu'il y a beaucoup, beaucoup de soif de comprendre. »

Cette ouverture du festival vers le dialogue citoyen suit une tendance qu'on note dans les grands médias. C'est le cas depuis quelques années à *La Presse*, relève Nathalie Collard. « On est beaucoup plus à l'écoute. C'est la même réflexion, un peu, d'ouvrir les portes, d'échanger avec le public, de démocratiser, d'être dans la transparence, dans le dialogue. »

Pour Colette Brin, les questionnements portés par le festival viennent d'une organisation qui ne compte pas seulement des journalistes. « Donc, une posture qui est de l'extérieur ou qui est plutôt sympathique au journalisme, qui le regarde avec un peu de distance et qui est aussi régionale. C'est vraiment un événement à part. »

Elle donne l'exemple du dialogue entre théâtre et journalisme. Cette rencontre, au programme depuis les débuts du festival, stimule la créativité.

« J'en ressors toujours avec des idées, avec des gens aussi, des contacts. Il y a énormément de discussions qui se poursuivent de manière informelle. Et c'est un rassemblement. On rencontre des gens, parfois pour la première fois, parce qu'il y a aussi une programmation internationale. Il y a des invités de France, de Belgique, des États-Unis et j'en oublie sûrement, là. »

Le séjour printanier, loin des fureurs urbaines, a aussi son charme, commente Nathalie Collard.

« Le fait que ça soit en Gaspésie, je parle d'un point de vue de Montréalaise pure laine, ça donne un temps d'arrêt. On est loin de l'agitation de la grande ville. On décroche de notre travail, puis on prend le temps de réfléchir, d'expliquer, d'échanger avec les gens. »

Invitée du festival, Nathalie Collard sera entre autres panéliste d'une rencontre nommée : Comment continuer la conversation?

Et voilà! Trois jours pour ce faire.

À lire aussi :

- [Accès à l'information : Jean-François Roberge reste inflexible envers la presse](#)
- [Crise dans l'audiovisuel au Québec : des syndicats dénoncent des pressions](#)

- [Crise à TVA : PKP appelle à la mobilisation, sans exclure d'autres coupes](#)



Joane Bérubé